

Sasha Barruiso et Claire Audoucet

La soixante-seize.

Le film Les vaches n'auront plus de nom d'Hubert Charuel s'attaque résolument aux problématiques engendrées par nos sociétés modernes : industrialisation, disparition de classe sociale, cause animale...

Réalisé et présenté comme un journal intime mis en images, le réalisateur -Hubert, qui devient narrateur, nous présente ce qui aurait pu être son héritage d'un ton familier et en utilisant l'argot. Il nous invite à entrer dans sa vie et celle de ses parents en nous proposant une rencontre intime de leur quotidien : des plans rapprochés, une incursion dans la maison familiale... Tour à tour, on découvre la cuisine et le salon, des lieux chargés de significations pour le réalisateur. À chacun de ces moments de vie, un fond sonore existe : la radio ou la télévision. Rien n'est jamais silencieux. Hubert Charuel s'attache à mettre en avant, ces petits moments pour nous transmettre à travers ses images, son ressenti, son héritage, pas les vaches, mais ces scènes de vies quotidiennes auxquelles il est attaché : sa mère avec ses feuilles de comptes et son père, toujours un peu taiseux.

Telle une pièce de théâtre avec un narrateur omniscient, la première scène s'ouvre sur un fondu noir comme un rideau qui se serait levé : les personnages ? Sa mère et ses vaches. Pour les accompagner, un bruit mécanique qui se rapproche d'un respirateur, mais qui est en réalité le bruit d'une machine qui récolte leur lait. Cette première scène est essentielle, car elle annonce le présage sonore d'une mort en approche.

En effet, c'est l'histoire d'un départ à la retraite, de la chronique d'une mort annoncée. Mais la mort de qui ? On ne peut pas en être sûr : celle des vaches ou de celle de Sylvaine, la mère d'Hubert, exploitante dans une ferme agricole. Sa souffrance est palpable et son regard est mélancolique lorsqu'elle regarde ses bêtes. Pourtant, Hubert rend le message clair par les sons, les mots et les images qu'il nous présente : il n'y aura pas de reprise d'activité pour la petite ferme familiale, pour lui, c'est le cinéma et rien d'autre. La passion des vaches, c'est celle de sa mère. Son père, lui, n'en peut plus, il a trop travaillé durant sa vie pour continuer : passer sa vie avec des vaches, se lever tôt, se donner pour son métier, c'est épuisant !

Mais Sylvaine aime ses vaches. Elle leur donne des noms, enfin, des petits noms en plus de leur numéro étiquette, n'est-ce pas Verdure, "la 76" ?

Alors cette critique a pour but d'être constructive et de ne pas cibler ce qui nous rebute dans l'élevage comme les veaux séparés des mères pour le lait ou la mise à mort des vaches à trois ans lorsqu'elles ne produisent plus assez. "Oui, mais bon, tu ne t'es pas montré gentille avec les vaches, qu'est-ce que vont penser les gens" dira le réalisateur en singeant sa mère, en connaissant d'avance ce que diront ses détracteurs. Après tout, lorsqu'on la voit quelques plans plus tard frapper ces vaches, certains pourraient s'interroger. L'amour signifie-t-il leur donner la vie la plus paisible possible ? La rentabilité attendue est-elle compatible avec cet amour ? En essayant de rendre sa mère attachante par la mise en scène et la narration décontractée, le réalisateur essaye déjà dans sa présentation d'influencer notre vision de sa mère et, si l'on approfondit un peu, le métier d'agriculteur. Alors en effet, il serait facile de proposer une défense pure et simple de la cause animale mais ce n'est pas le sujet choisi. Celui-ci nous présente Sylvaine dans la ferme familiale et le départ de ses bêtes vers une ferme plus moderne et technologique. Il aurait été plus facile

d'interroger Sylvaine et de lui demander comment elle peut emmener à l'abattoir les êtres vivants qu'elle aime, mais ça serait ne pas comprendre le film et en pervertir le sens. Hubert dénonce l'industrialisation. Il nous la présente sagement, en toute légitimité par l'intermédiaire du témoignage de sa mère dans son journal intime.

L'industrialisation et la technologie ont pris le pas sur l'humanité. Plus aucun contact avec les animaux, c'est le robot Lely Astronaut qui s'occupe des vaches, sans une once d'animosité, puisque c'est un robot, mais sans une once de bienveillance non plus. Que dire de cette vache, apeurée par la machine, qui s'effondre, ces pattes ne pouvant soutenir la peur qui l'envahit quand l'appareil s'approche d'elle, un être mécanique, qui ne pense pas et ne ressent rien. "Le rapport avec les vaches n'est pas le même" dit Sylvaine et elle n'a pas tort. "Elles n'en ont plus rien à foutre de ma gueule". C'est peut-être la triste réalité : enfermées dans cet éternel recommencement, le contact humain n'a plus de sens pour elles, abandonnées au bras mécanique de Lely. Même si le robot simplifie la vie de son mari et raccourcit ses journées, pour Sylvaine, c'est une mort assurée : la sienne comme celle de ses vaches. Il est nécessaire de s'interroger face à ces images : que regardons-nous ? La mort d'un savoir-faire passé ? La victime d'exploitations capitalistes ? Si ces images peuvent choquer, elles n'en sont pas un cas isolé : il existe d'innombrables présentations de fermes industrielles beaucoup plus violentes. Cependant, le message est toujours le même : ces images vous choquent et ensuite ? Le spectateur est renvoyé à son propre égoïsme. Après tout, même si ces images sont terribles, plutôt que des mains humaines, autant laisser Lely offrir une tendre étreinte à ses vaches.

C'est peut-être aussi la mort progressive de cette classe sociale de paysans. En effet, plus de la moitié sont éleveurs laitiers et pourtant, il y a de moins en moins de vaches. L'explication est très simple, « les jeunes n'acceptent pas les contraintes de nos jours », comme Hubert, qui ne veut pas reprendre la ferme familiale. Les modes de vie ont évolué, on veut voyager et l'élevage empêche ces libertés. La production de masse est plus lucrative, elle permet davantage de liberté et des journées moins exténuantes; c'est aussi peut-être la raison de cette industrialisation. Ainsi, Hubert, notre sympathique narrateur, ne reprend pas la ferme familiale. Cependant, ce n'est pas pour autant qu'il oublie d'où il vient. En proposant ce film au public, le réalisateur fait le choix engagé de montrer ce que vont devenir les fermes. Grâce à son métier, il met en évidence les conséquences de la mondialisation et du capitalisme sur le milieu social de ses parents. En voyant ces images, on ne peut que s'interroger : l'élevage est-il déserté par les jeunes pour sa difficulté, pour un avenir meilleur, pour la liberté ou à cause d'une société qui développe des valeurs qui ne cadrent pas avec les enjeux de nos temps ?